

HISTOIRE DE LA CREATION... DE L'ASSOCIATION

Nous sommes à la fin de l'année 1992.

Voilà presque trois mois que j'explore les régions tibétaines du nord-ouest Népal, sac au dos, accompagnée d'un ou deux porteurs locaux. Avant de se terminer, mon périple himalayen doit encore conduire mes pas jusqu'au Dolpo, que j'ai connu au travers d'un livre d'Eric Valli.

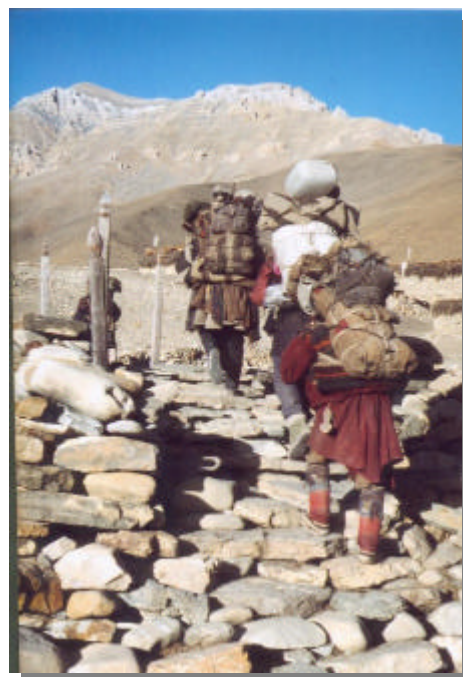
Voici ce que j'écrivis à mon retour :

« Fermé par des neiges précoces, le col de Kagmara (5.115 mètres) m'interdit l'accès au Dolpo par l'ouest. Envol de poussière, effluves de kérosène, le petit Twin Otter habile à se faufiler dans les gorges de l'Himalaya, rugit avant de s'immobiliser sur la piste rugueuse de l'altiport de Juphal. Dans la lumière adamantine qui fait vibrer les montagnes, mes yeux éblouis découvrent le Dolpo avec la fraîcheur des matins d'enfance.

Alors que je descends vers la Bheri River pour rejoindre Dunaï en compagnie d'un jeune porteur népalais, j'assiste au défilé d'une caravane de chèvres de bât, chargée chacune de dix kilos de céréales. J'aime beaucoup ces petites bêtes courageuses. Celles-ci sont particulièrement jolies, le poil illuminé par le soleil rasant du matin. Au milieu d'elles, un jeune homme lourdement chargé d'un grand sac en poils de yak les encourage de la voix. Il porte la *chuba* et la tresse rouge caractéristiques des Tibétains du Dolpo. Il est beau dans la lumière adoucie par la poussière du chemin. Il sera suivi par d'autres hommes et d'autres chèvres. Totalement absorbée, je participe de tout mon être à la scène fugace qui va s'évaporer en un instant.

Le jeune homme s'appelle Temba et se propose de devenir mon guide et mon porteur pour gagner son village dans la vallée de la Tarap (4.100 mètres) et sa maison, où il m'invite à séjourner.

Oserai-je partir seule avec ces hommes rudes, farouches, à demi-brigands*, à travers des montagnes désolées où je peux disparaître sans laisser de trace ?



Arrivée à Dho

Je quitterai Dunaï au petit jour avec la caravane de chèvres et les fiers Tibétains au regard rieur, dans une cacophonie joyeuse de sifflements et de cris. Mais bientôt Temba et moi laissons la troupe pour poursuivre seuls notre ascension par un sentier rapide, inaccessible aux chèvres.

Voyageurs solitaires dans la désolation hivernale, nous marchons en silence dans un paysage de plus en plus aride à mesure que nous prenons de l'altitude. Mes rudiments de tibétains ne m'autorisent pas de longues conversations, mais lorsque Temba s'arrête pour se reposer il me sourit et son sourire contient tous les mots de la terre.



Notre camp de nuit après Tarakot sera le plus difficile de mon voyage. La bise glaciale qui descend des crêtes enneigées nous momifie et le feu ce soir-là, trop soufflé par le vent fou, n'arrivera pas à réchauffer nos corps transis de froid.

Après avoir remonté la vallée froide obstruée tout là-haut par une barrière de pics neigeux, nous bifurquons vers le nord en franchissant le fleuve bouillonnant sur un pont de bois. Nous longeons à présent la rivière Tarap, qui sera notre fil d'Ariane jusqu'à Dho. Bondissant avec fureur entre de

(Suite page 3)

Histoire de la création de l'association

(Suite de la page 2)

gigantesques blocs de pierre, elle nous offre le concert de ses milliards de gouttes en mouvement.

Des conifères géants protègent encore notre progression des rayons âcres du soleil himalayen mais demain, après-demain, la végétation cèdera la place aux espaces désertiques de la haute montagne. Ce sera alors le triomphe du minéral, de la glace, de la roche. Aussi je me repais de la vue des troncs élancés, je m'imprègne de l'odeur des résines, je palpe la pomme de pin saisie au passage, comme pour m'attirer la protection du végétal pour des temps où il m'aura abandonnée.

Tandis que nous progressons dans la profonde gorge creusée dans l'ombre des montagnes arides, la couche de glace qui fige les berges de la rivière torrentueuse se fait de plus en plus épaisse, au point de former des ponts dans les zones d'ombre.

Après deux mois de randonnée dans l'ouest inconnu du Népal, je ne redoute plus les longues journées de marche ni l'altitude, mais ici les dieux de la montagne testent la détermination du voyageur. Lorsque le sentier à flanc de falaise s'est effondré, il nous faut faire de l'escalade au dessus du vide, prêt à nous accueillir au moindre faux pas. Temba, plus chargé que moi, redoute ces passages et s'accroche comme il peut à la paroi.

Lahini restera pour moi un mystère. Ce point sur la carte semble indiquer un village, mais de village il n'y a pas. Après Khani, nous ne verrons plus une seule maison jusqu'à Dho. Lahini, village fantôme, n'est qu'un lieu de campement pour les hommes et les bêtes dans une vallée désolée et perdue.

La nuit suivante, nous tenterons d'abriter notre foyer dans une des nombreuses grottes qui creusent la montagne à hauteur de sentier. Abri bien symbolique qui ne nous protégera pas du froid tandis que nous approchons des quatre mille mètres, en plein hiver himalayen. Depuis trois jours nous n'avons pas vu âme qui vive : les villageois redoutent l'arrivée de la neige qui pourrait les bloquer loin de chez eux et ne quittent plus leur vallée à une date aussi avancée de l'hiver. Demain, j'atteindrai Dho, le village mystérieux de Temba. J'y trouverai un peuple solidaire et chaleureux malgré l'excessive rigueur de l'environnement. Des hommes courageux, confrontés jour après jour à des conditions de vie extrêmes. Un monde de force et de dureté qui exclut toute sensiblerie et complaisance.



Nyima ramène de l'eau

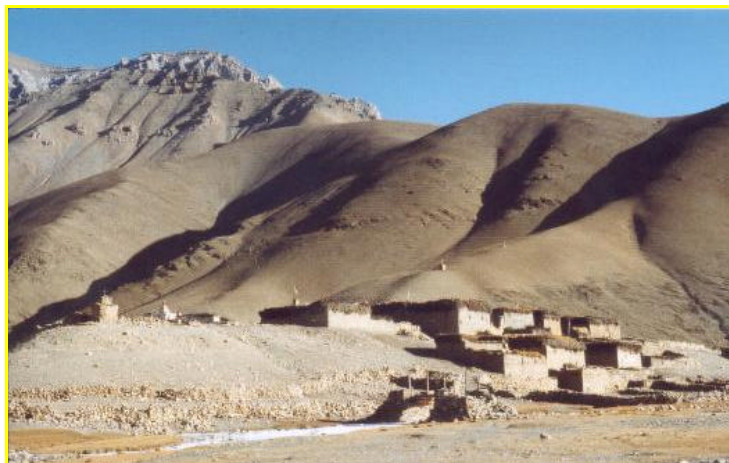


1992 : pause dans la descente de la Tarap

Dans le petit matin glacial, alors que les rayons du soleil allaient mettre plusieurs heures pour nous atteindre dans la gorge profonde, je marchais de nouveau dans les pas de mon guide, en suivant des yeux sa démarche souple de félin. Marcher dans l'Himalaya à « l'heure divine des poètes », les pieds endoloris de froid dans des chaussures raidies par le gel, est une expérience qui vous réconcilie avec toutes les misères du monde. C'est un plaisir de primitif, une sensation si forte que les pensées s'arrêtent pour laisser place à un contact instinctif, animal, avec la nature. Un

(Suite page 4)

(Suite de la page 3)



Dho en hiver

sympathisais avec Amgat, un ingénieur népalais à l'ouverture d'esprit surprenante pour ce coin oublié du monde. Nous eûmes des échanges sur la protection de l'environnement, la solidarité, l'éducation et j'eus l'occasion de découvrir ses idées généreuses sur ces sujets.

L'altiport de Juphal, gagné en quelques heures de marche, connaît une agitation inhabituelle : les lodges regorgent de voyageurs qui attendent un vol hypothétique pour sortir du Dolpo. A cause du mauvais temps qui menace, aucun avion n'est apparu dans le ciel depuis dix jours. Personne ne sait quand les vols vont reprendre. Commence aussi pour moi la longue attente dans ce lieu sans charme.

On occupe les journées comme on peut, en rencontres et en échanges. Il y a là un jeune homme triste et fiévreux. Il souffre d'une crise de paludisme et il est déprimé car l'absence de moyens de transport l'a fait manquer l'examen qu'il devait présenter dans la ville de Nepalganj. Il est professeur dans une école secondaire d'un village du bas Dolpo (non tibétain) et, trop pauvre pour étudier à la faculté, a préparé son diplôme de licence le soir à la chandelle. Ses espoirs d'une année se sont envolés avec l'arrêt des vols. Il s'appelle Kedar et la sympathie entre nous est immédiate. Je lui offre un traitement anti-paludéen sorti de ma trousse de secours. La fièvre tombe mais le moral ne remonte pas. Il me faut déployer des trésors d'attention et de persuasion pour lui insuffler un peu de réconfort et l'inciter à trouver « le cadeau dans le problème ». Qui sait ce qui peut découler d'un tel incident ? S'il reste ouvert, il va peut-être découvrir qu'il vit là la chance de sa vie ! Je ne croyais pas si bien dire !

Peu à peu Kedar recommence à sourire.

Au bout de quelques jours nous décidons d'imiter les voyageurs qui partent quotidiennement rejoindre à pied une route carrossable ou un aéroport.

Pourtant marqué par la pluie, la boue, la vermine des lodges, la marche forcée le long de la rivière Berhi jusqu'à Chaurjari en compagnie de Kedar et de sept autres népalais, reste un des moments forts de ce voyage. La traversée de zones non touristiques où le blanc – catalogué de « Amrica » - était une curiosité ethnologique pour les populations locales, renforça la complicité avec Kedar, qui s'amusait beaucoup de mes réactions face aux questions des autochtones.

Après bien des déluges et des assauts de vermine, nous pûmes

bonheur d'être qui n'a besoin d'aucun désir, d'aucun espoir pour faire battre le cœur plus vite. Je suivais donc Temba et tout était si vierge, si sauvage, que j'avais l'impression d'être la première femme marchant derrière le premier homme, à la recherche de nourriture ou d'un abri pour la nuit. »

Le séjour dans la Tarap fut de courte durée car des nuages annonciateurs de neige me forcèrent à refaire le chemin en sens inverse en un temps record.

A Dunaï, je me séparais de mon nouvel ami qui devait regagner ses montagnes au plus vite. Je savais que je reviendrai au Dolpo, et que ce ne serait pas les mains vides. Là, je



Un enfant à Dho

(Suite page 5)

Histoire de la création de l'association

(Suite de la page 4)

nous envoler pour Nepalganj où je me séparais de Kedar, au départ d'un bus qui me ramenait à Kathmandu.

De retour en France, je présentai au Club Alpin Français un diaporama sur mon voyage, où j'annonçai ma décision de bâtir un projet pour ces populations si attachantes, mais si démunies. Quelques spectateurs, dont Henri Luksenberg, me proposèrent leur aide. Mais la présence dans la salle du président de l'époque, Robert de Lenoncourt, allait précipiter les choses. Il me proposa le parrainage de l'action par le Club Alpin Français d'Ile-de-France, ce que j'acceptais avec joie.

L'affaire était lancée : déclaration de l'association le 12 mai 1993, premiers adhérents, premiers fonds récoltés. Décision est prise de commencer par un programme d'éducation et de fonder une école dans la Tarap. Mais il faut aussi préparer le plan côté népalais. L'idée d'associer Kedar au projet est immédiate. Reste à obtenir son accord. Voici ce qu'il répondit par aérogramme le 14 juin au courrier que je lui envoyais :

« En recevant ta lettre hier m'annonçant ton projet Action Dolpo, ma joie fut si grande qu'il m'est impossible de la décrire en mots. Ta proposition de me salarier dans ce projet, et en particulier de devenir l'instituteur népalais de l'école privée de Dho-Tarap, me rend extrêmement impatient de me mettre au service de cette population. Je ne verrais aucun inconvénient, ni dérangement de passer ma vie dans un tel endroit, vivant sous le couvert de ton amitié et servant les actions que tu mènerais. C'est mon vœu et j'accepte avec gratitude l'occasion en or que tu m'offres. »



Twikee

Restent encore les démarches de régularisation du projet auprès des autorités gouvernementales népalaises. Un parcours du combattant qu'aucun de nous deux n'est prêt d'oublier ! J'avais rejoint Kedar au Népal en novembre de la même année. Malgré une double fracture du pied (accident d'escalade) trois mois auparavant, je remontais avec lui jusqu'à Tarap pour soumettre le plan aux villageois, effectuer le recensement des familles, préparer des locaux et inscrire des élèves...

La tournée des villages, en compagnie de Lama Namgyal qui nous ouvrait les portes et les coeurs des habitants, est à classer dans les annales des expéditions ethnologiques de la première moitié du 20^{ème} siècle ! Les cent cinquante foyers de la vallée furent visités par des apprentis ethnologues qui effectuèrent là, mine de rien, un vrai travail de recensement.

Un peu ahuris et un rien incrédules, les villageois donnèrent leur assentiment à la création d'une école dans leur vallée. A vrai dire – je l'appris plus tard – personne ne croyait vraiment qu'on allait les aider ; ils se débrouillaient seuls depuis si longtemps ! Vingt enfants furent sélectionnés pour la première classe qui devait ouvrir ses portes



Sangmo, la fille de Norbu

(Suite de la page 5)

au printemps suivant.

Durant l'hiver qui suivit, tandis que Action Dolpo continuait à se développer, l'incrédulité avait changé de bord. Combien d'enfants allaient réellement se présenter à l'école de la Tarap le premier jour de cours, nous demandions-nous avec anxiété. En effet, tous les jeunes étaient habitués à travailler dans les pâturages et dans les champs pour aider leurs parents. Kedar aurait-il un seul élève dans sa classe à l'ouverture de Crystal Mountain School ?

La rentrée de mai 1994 balaya tous les doutes : au lieu des vingt élèves inscrits, il en venait quarante tous les jours ! Kedar dû enseigner tour à tour dans deux pièces contiguës, l'une équipée de tables et de chaises, et l'autre complètement nue !

Il n'y avait pas d'obstacle au développement du projet. Il ne restait plus qu'à travailler !

* *héritage d'Alexandra David-Neel!*



L'aérogramme de Kedar à Marie Claire

NOUVELLES DES ECOLES

Crystal Mountain School

Les enseignants et quelques élèves de la classe 5 (qui doivent redoubler leur année) sont partis au Dolpo le 10 avril sur un vol Yeti Airlines pour Juphal, affrété par les écoles du Dolpo.

C'est Chiran, le frère de Kedar, qui va faire l'ouverture de Crystal Mountain School avec les autres instituteurs. Kedar rejoindra l'équipe plus tard. Loday lui, responsable des étudiants du secondaire, reste en poste à Kathmandu.

L'école de Kathmandu

Durant les dix derniers jours de mars, les étudiants de Kathmandu ont planché sur leurs examens de fin d'année (déterminant leur passage dans les classes supérieures).

Ils ont dû ensuite affronter l'examen de passage pour l'école tibétaine Shrongchen. A cette heure, nous ne pouvons pas encore vous annoncer les résultats.